

A chacun sa lettre

« Si le livre que nous lisons ne nous réveille pas d'un coup de poing sur le crâne, à quoi bon le lire ? » Kafka

Sœurs de voyage

Publié le 14 décembre 2013 par [achacunsalitre](#)

Once upon a time, wicked sisters story fragments on the road before the very last day, Myriam Tirlor et Olivia Creed

Texte de Jean-Yves Jouannais

Filigranes éditions, octobre 2013

120 pages, bilingue français / anglais, 107 photographies couleur, 25€

À mi-parcours, il n'a pas été possible de l'ignorer. Il s'était présenté, stable, solide, avec la fierté d'un homme barrant le chemin, sans autre forme d'explication. Lui, son front rouge et sa jambe unique et froide ancrée dans la terre – première pierre d'achoppement. Elles s'étaient arrêtées près de lui, mais étaient restées à bonne distance, le temps de l'impression, celui de la photographie. Comme s'il avait posé pour elles. Elles savaient que l'attente – *pour quoi ?* – ne durerait pas longtemps, et qu'il leur faudrait bientôt repartir – *vers où ?* Stable, solide, fier, il n'a pas eu besoin de prononcer un seul mot et s'est contenté de la promesse affichée à son front. C'était une écriture blanche sur fond rouge, comme souvent, en capitales d'imprimerie : *WRONG WAY*. À mi-parcours. Elles en avaient peut-être souri, voire ri, de cette voie rusée. S'étaient peut-être aussi moqué de ce bien pâle indice, de cette trace lacunaire. Comme un escalier dans un désert. La sonorité, tout d'abord, *w*, arrondie et allongée, puis happée, piégée en plein milieu, *g* – fin de course à peine entamée –, avant que tout ne recommence à nouveau, en miroir, *y*. La sinuosité des lignes, ensuite, et comment les lettres elles-mêmes, dès l'initiale, appelaient déjà une bifurcation, un zigzag, sans même qu'il soit nécessaire, ou utile, d'en comprendre le sens. *WRONG WAY* : non pas une injonction à regarder en arrière, ni l'espoir d'un nouveau chemin, mais l'invalidité d'une course. Le seuil d'Alice ; la lisière de son pays. Mais elles s'en étaient amusées. En fait, ça leur avait suffi pour justifier la reprise de la marche. *Once upon a time*.

Des panneaux, il y en avait eu d'autres dans leur histoire. Invisibles au premier des mots, cachés sous des friches, aperçus sur des bâtiments en construction (*et si c'étaient des ruines ?*), tournoyant avec les pneus de vieilles décapotables américaines, formés et déformés par le souffle de vents contraires, incendiés à l'horizon de champs, inventés sur des colonnes d'habitats de fortune ou sur des lits de motels en bordure d'autoroutes, imprimés sur le tissu d'un sous-vêtement au moment de tourner la dernière page. Aucun d'entre eux n'avait délivré de message particulier, sauf celui qu'elles avaient bien voulu lui prêter, à ce panneau-ci, puis à un autre, puis encore à un autre, aux instants des croisements. Car elles avançaient avec eux, libres et contraintes. Sans légende. Elles sont parties à deux, sœurs de voyage, à fleur de paysage, leur propre corps se chargeant souvent de convoquer les traces : des bras en croix pour mimer les pointillés d'une route, une figure de poirier pour surprendre une ligne continue. La première n'était pas vraiment un modèle ; la seconde n'était pas vraiment une artiste. Elles s'étaient rencontrées une dizaine d'années plus tôt, et avaient laissé un itinéraire se tracer sur une vaste carte imaginaire, quelque part entre la main de la première et l'errance encore immobile de la seconde. Ainsi, la matière d'un conte – ces 7 201 kilomètres fantasmés, ces 120 heures impossibles de trajet en voiture, ces petites et grandes villes en mirage, ces illusions de personnes, que l'on ne compte même plus, ces 700 photographies pensées avant tout déclenchement – existait peut-être déjà avant le départ, s'était peut-être déjà formée sous des lignes de plans sans relief. Jusqu'au premier jour (*et si ce n'était pas le premier ?*) : aucune date précise ; de punaises sur le trajet de papier, ou de petits drapeaux épinglés, pas plus. Le regard d'Olivia Creed fixe

la peau nue de sa jambe et semble y décrypter un texte introuvable ; elle ne pose pas, mais est assise sur les cadres d'une fenêtre et les rideaux sont ouverts, installant la lumière. Il n'en faut pas plus pour l'idée d'un tableau à naître. Myriam Tirler ne modifie rien de la scène, ne dénature aucun espace et profite de l'affranchissement de la composition : en plein centre, là où fixe le regard d'Olivia, là où se situe le lieu d'une attention – sur ce texte introuvable –, elle place un seuil, les prémices d'un langage.

Sur la route avant le tout dernier jour... Il y a la certitude fauchée de la solitude des terres et du mutisme des bâtiments. Le jeu de toute virginité, sans doute un fantasme qui a nourri le départ. Il s'agissait de partir à la rencontre de personne, et de rien. Que la pensée du voyage soit d'emblée troublée, contournée : ne s'attendre ni à trouver deux enfants costumés pour un carnaval populaire, ni ce qui ressemble à un hydravion perdu dans le trop grand espace du ciel, ni la naissance d'un arc à peine coloré depuis une nouvelle plaine, et encore moins le soleil et les ombres qu'il permettrait, ocre sur les façades, roses au-dessus des herbes.

La route avant le tout dernier jour... Ce mélange de révérence et d'affront. Olivia apprend à lever les yeux de sa marche, et Myriam apprend à pressentir ses contours, tantôt pâles, tantôt saisissants, structure près des structures des villes, reflet près des reflets d'hôtels en hauteur, immobile dans une décapotable en plein élan, élément de frises d'usines à un étage, dansant sur ses pieds fatigués, son tatouage dans le dos achevant la course d'un ballon reprenant sa liberté. *La route avant le tout dernier jour...* Ces lignes qui ne scellent plus rien du paysage – et de nouveaux rêves confiés à la pellicule : ôter le bandeau retenant la vue d'un berger anonyme, ou ne pas l'ôter, s'arrêter sur le travail d'une tisseuse, puis sur celui d'une artiste paraissant jouer avec son propre sang, ou ne pas s'arrêter, faire le choix des dunes aux lèvres closes, ou celui d'un nouveau chemin qui se crée dans le rétroviseur. Ne rien craindre des nuits renouvelées, et des floues qu'elles dessinent sur les photographies.

Avant le tout dernier jour... Cela ne passera pas pour un nouveau film, ce ne sera pas une énième conquête vers l'Ouest ; cela ne marquera aucune pause, mais prendra le temps de l'image. C'est un quotidien qui se répète, et les mots d'un conte qui s'ajoutent les uns aux autres pour la proposition d'une odyssée simple. Suggérée au nombre d'anti-héros croisés et de portraits dans des bars aux réminiscences de *saloons*, de lassos coulissant aux bras de natifs, de pancartes et d'affiches de restaurants rejouant des scènes d'un *Paris-Texas* captivé. Entre le dernier jour et le tout dernier, quelques indices d'une fable elle aussi épurée. Les deux sœurs de voyage n'ont sans doute pas grand-chose à voir avec celles de contes russes que l'on dirait *diaboliques*, mais Olivia et Myriam sont sorcières à leur façon : sirènes en surface, elles-mêmes transports, fondues au paysage, lui empruntant et le structurant un peu plus à chaque mouvement.

(...) Aucun arbre au lointain. Alors pourquoi, avec une telle insistance, cette impression qu'elles sont dans l'ombre sans cesse recommencée d'une forêt ?

Parce que la forêt ce sont elles, deux forêts qui marchent, qui avancent. C'est là qu'elles nous perdent, en elles-mêmes, plantant les déserts de leurs ombrages. Et lorsque l'on avait peur pour elles, dans le paysage, c'est que l'on n'avait pas saisi que c'était elles qui le transformaient, le plantaient, le menaçaient, l'enchantaient.

Jean-Yves Jouannais

Le corps pour tout paysage. Ou plutôt : les preuves de corps dans le paysage. Et cette certitude, à la fin (*mais est-ce vraiment une fin ?*) : Olivia n'est pas seulement un modèle et Myriam n'est pas seulement une artiste – elles sont toutes les deux à la fois l'un et l'autre, et la source d'un récit intime et universel. Avancent, elles repoussent sans cesse la chimère d'un *tout dernier jour*, un peu magiciennes, un peu fantastiques au milieu du béton et d'une nature réduite à minima.

Elles ont sans doute visité les cartes et les lieux, traversé des frontières qu'elles ont transformées en illusions d'horizon, ont doucement envahi un *univers infiniment suggestif*, celui d'un *mythe* (Barthes). Et, dans leur course, elles ont tracé l'itinéraire de tout langage rendu possible, parlant, courant, l'une avec l'autre, l'une face à l'autre, un miroir entre elles, noyant les images et se noyant en elles. Elles ont tracé l'itinéraire d'un dialogue inédit, et commun.

Cathia Engelbach

Pour les suivre, au tout début d'un premier jour

[La présentation de l'éditeur](#)

[Le site de Myriam Tirler](#)

[Pour en savoir plus sur Olivia Creed](#)





© Myriam Tirlor / Filigranes éd.

Recommend One person recommends this. Be the first of your friends. [Signaler ce contenu comme inapproprié](#)

Cette entrée a été publiée dans [Lettres sur pellicule](#), avec comme mot(s)-clef(s) [Jean-Yves Jouannais](#), [Myriam Tirlor](#), [Olivia Creed](#), [photographie](#). Vous pouvez la mettre en favoris avec [ce permalien](#). |

Aide | Ce blog est édité grâce au concours de WordPress